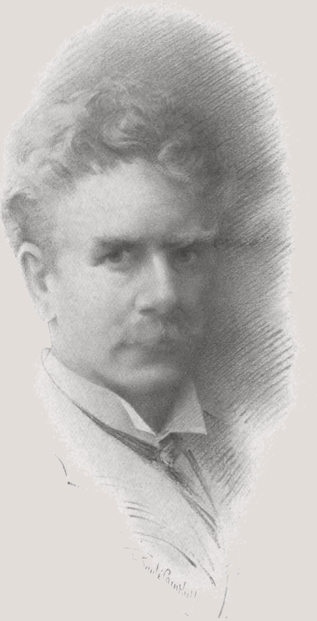
Ambrose Bierce

Parker Adderson, philosophe

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Des soldats de l’Union posent à Westover Landing, en Virginie, en août 1862. Image d’époque restaurée et colorisée.



Ambrose Bierce
in 1896.

Ambrose Bierce (1842-1914).

PARKER ADDERSON,
philosophe

AVENTURE DRAMATIQUE s'il en fut, que celle qui met Parker Adderson, sergent, philosophe et espion, face à face avec le général de l'armée ennemie. Entre les deux hommes, ce sera, et de toutes manières, une lutte sans merci, dont on peut, si invraisemblable que cela paraisse, se demander un instant quel sera le vainqueur.

— Prisonnier, quel est votre nom ?

— Comme je le perdrai demain matin à l'aube, cela ne vaut guère la peine de le dissimuler. Je m'appelle Parker Adderson.

— Votre grade ?

— Sergent.

— Dans quel régiment ?

— Souffrez que je le taise. Si je répondais à cette question, je vous donnerais peut-être une idée des forces que vous avez devant vous. C'est pour vous dérober un renseignement de cette nature que j'ai pénétré dans vos lignes et non pour vous le livrer.

— Vous ne manquez pas d'esprit.

— Si vous avez la patience d'attendre jusqu'à demain matin, vous me trouverez assez stupide.

— De qui tenez-vous que vous allez mourir demain matin ?

— Telle est la coutume. Ainsi traite-t-on les espions capturés pendant la nuit. On s’y conforme avec une touchante fidélité qui ne manque pas de douceur.

Le général se départit suffisamment de la dignité appropriée à un officier supérieur de l’armée confédérée pour ébaucher un sourire. Mais cette marque d’approbation ne pouvait être d’un bon augure pour un homme en son pouvoir et qui ne jouissait pas de sa faveur. Le sourire n’était ni gai ni contagieux : il ne fit pas d’effets pas aux personnes qui s’y trouvaient exposées – l’espion capturé, sa cause première, et la sentinelle armée qui avait amené le prisonnier dans la tente et se tenait un peu à l’écart, surveillant l’inculpé à la jaune lueur de la chandelle. Il n’entrait pas dans les attributions de ce militaire de sourire ; il avait été détaché dans un tout autre but. La conversation se renoua ; sa nature était celle d’un jugement impliquant la peine capitale.

— Vous reconnaissez donc que vous êtes un espion, que vous vous êtes introduit dans ce camp, déguisé comme je vous vois là sous l’uniforme d’un soldat confédéré, pour obtenir secrètement des renseignements sur le nombre et les dispositions de mes troupes ?

— Sur leur nombre, tout particulièrement. Pour ce qui est de leurs dispositions, je savais déjà quelles en montraient de remarquables pour le découragement.

De nouveau le visage du générai s’éclaira ; pénétrée d’un sentiment plus strict de sa responsabilité, la sentinelle accentua au contraire le sérieux de son expression et se raidit encore davantage. Faisant tourner son feutre gris sur son index, l’espion regarda autour de lui avec tranquillité. Les aîtres se distinguaient par une austère simplicité. La tente était du modèle courant dans toutes les armées ; elle mesurait environ huit pieds sur dix. Une chandelle l'éclairait, fichée dans la douille d'une baïonnette, dont la pointe l'était elle-même dans une table en bois de sapin. Assis devant cette table, le général s'était mis à écrire. Il avait apparemment oublié son hôte involontaire. Un vieux tapis de corde couvrait le sol ; une malle en cuir, plus vieille encore, une deuxième chaise et un rouleau de couvertures complétaient l'ameublement de la tente. Dans le corps que commandait le général Clavering, la simplicité confédérée et l'absence de faste atteignaient le summum de la perfection. À un gros clou planté dans le poteau qui soutenait la tente, à l'entrée de celle-ci, pendaient un ceinturon avec un long sabre, un revolver dans son étui et, objet inattendu en ce lieu, un *bowie-knife*. Le général expliquait la présence de cette arme si peu militaire en alléguant que c'était un souvenir d'une période pacifique de sa vie de pékin.

❀

La nuit était orageuse. La pluie tombait à torrents sur la toile de la tente avec ce bruit sourd, semblable à un roulement de tambour, que connaissent si bien les gens qui vivent dans ces maisonnettes de canevas. La frêle structure tremblait et s'agitait aux poussées du vent, tirant sur ses pieux et sur ses cordes.

Le général cessa d'écrire, plia la feuille de papier et, s'adressant au soldat :

— Tassman, lui dit-il, portez ceci à l'adjudant-général et revenez tout de suite.

— Et le prisonnier, mon général ? demanda la sentinelle en saluant, avec un regard interrogateur vers l'infortuné.

— Faites ce que je vous dis de faire, répliqua sèchement le général.

Le soldat prit le papier et sortit de la tente en se baissant. Le général Clavering tourna son beau visage vers l'espion fédéral, le regarda dans les yeux avec une expression qui n'était pas dénuée de sympathie et dit :

— Une bien mauvaise nuit, l›ami !

— Pour moi du moins, assurément.

— Devinez-vous ce que je viens d'écrire ?

— Quelque chose qui vaut la peine d'être lu, j'ose le dire. Et – mais c'est peut-être un effet de ma vanité – je hasarderai la supposition que je m'y trouve mentionné.

— En effet, c'est le brouillon d'un ordre du jour concernant votre exécution qui sera lu aux troupes au réveil. J'y ai ajouté quelques notes pour la gouverne du prévôt-maréchal chargé d'établir le détail de cet événement.

— J'ose espérer, mon général, que la cérémonie sera intelligemment ordonnée, car, vous le savez, j'y assisterai en personne.

— Avez-vous des dispositions personnelles à prendre ? Désirez-vous voir un aumônier, par exemple ?

— Je ne saurais m'assurer un plus long repos en le privant du sien.

— Bon Dieu, l'ami, voulez-vous donc aller à la mort avec rien d'autre sur les lèvres que des plaisanteries ? Vous rendez-vous compte du sérieux de l'affaire ?

— Comment le pourrais-je, n'ayant jamais encore été mort ? J'ai entendu dire, il est vrai, que la mort est chose grave, mais jamais de la bouche de quelqu'un qui l'ait éprouvé par lui-même.

Le général demeura silencieux un moment ; l'homme l'intéressait, l'amusait peut-être, il appartenait à une catégorie d'individus dont ce guerrier n'avait auparavant rencontré aucun spécimen.

— La mort, dit-il enfin, est pour le moins une perte, la perte de la part de bonheur que nous possédons tous ici-bas et de l'opportunité d'en ressentir davantage.

— Une perte dont nous ne saurions avoir conscience doit se supporter avec tranquillité et peut par conséquent s'envisager sans appréhension. Ce que vous appelez mourir est tout simplement éprouver l'ultime douleur ; en réalité la chose n'existe pas par elle-même. Supposez, par exemple, que j'essaie de m'échapper d'ici. Vous levez le revolver qu'avec une exquise courtoisie vous dissimulez sur vos genoux et…

* * *

Le général rougit comme une jeune fille, puis, avec un rire discret qui découvrit des dents étincelantes, il inclina légèrement la tête sans mot dire. L'espion continua :

— Vous tirez et je reçois dans l'estomac un objet qu'il n'a pas avalé. Je tombe, mais ne suis point mort. Après une agonie d'une demi-heure peut-être, je suis mort. Mais à n'importe quel moment donné de cette demi-heure, j'étais ou vivant, ou mort. Il n'y a point de transition. Quand on me pendra demain matin, il en sera exactement de même. Tant que j'aurai conscience, je serai vivant ; quand je serai mort, j'aurai perdu conscience.

L'homme se tut. Il y eut un long silence. Le général restait assis, impassible, les yeux fixés sur le visage de son interlocuteur, mais il ne paraissait pas avoir prêté la moindre attention à ce que celui-ci venait de dire. On aurait dit que ses yeux montaient la garde auprès du prisonnier pendant que son esprit s'occupait d'autres choses. Enfin il respira longuement, profondément, comme un dormeur qui s›éveille d'un cauchemar affreux, et ce serviteur de la Mort murmura d'une voix à peine distincte :

— La mort est horrible !

— Elle l'était pour nos sauvages ancêtres, dit l'espion avec gravité, parce qu'ils ne possédaient pas une intelligence suffisante pour dissocier l'idée de la conscience de l'idée des formes physiques sous lesquelles elle se manifeste – ainsi une intelligence d'ordre inférieur, celle du singe, par exemple, est-elle peut-être incapable de concevoir une maison sans habitants et, en voyant une cabane en ruines, imagine à l'instant qu'un malheureux l'habite, qui souffre. Quant à nous, la mort ne nous semble horrible que parce que nous avons hérité une tendance à penser quelle l'est. Nous expliquons cette idée par de fantaisistes et absurdes théories sur un autre monde – comme les noms de certaines localités donnent naissance à des légendes qui les expliquent. Ces légendes, à leur tour, conduisent, faute de raisonnement, à des systèmes philosophiques pour se justifier elles-mêmes. Vous pouvez me pendre, mon général. Vous ne pouvez me condamner au paradis.

◆

Le général ne sembla pas avoir entendu ; les paroles de l’eſpion avaient simplement détourné ses pensées dans un canal qui leur était peu familier, mais où elles suivaient leur propre cours, pour aboutir a des conclusions personnelles. La tempête avait cesse ; la solennité de la nuit s’incorporait aux réflexions du chef, les assombrissant d’une sorte de terreur surnaturelle.

Peut-être comportaient-elles l’élément d’un pressentiment.

— Je n’aimerais pas mourir, dit-il enfin, du moins pas cette nuit.

Il fut interrompu, en admettant qu’il voulût continuer de parler, par l’entrée d’un officier de son état-major, le capitaine Haſterlick, prévôt-maréchal. Cette interruption le rappela à lui-même ; ses yeux perdirent leur expression diſtraite.

— Capitaine, dit-il en répondant au salut de son subordonné, cet homme eſt un eſpion *yankee* qu’on a pris dans nos lignes, porteur de documents qui l’incriminent. Il a avoué. Quel temps fait-il ?

— La tempête s’éloigne, mon général ; la lune brille.

— Bien. Prenez un peloton, conduisez tout de suite le prisonnier au champ de manœuvres et fusillez-le.

Un cri aigu s’échappa des lèvres de l’eſpion. Il eut un sursaut, allongea le cou, écarquilla les yeux, serra ses mains l’une contre l’autre.

— Mon Dieu ! cria-t-il d'une voix rauque en articulant à peine les mots, vous plaisantez ! Vous oubliez… que je ne dois pas… mourir… avant demain matin !

— Je n'ai rien dit de pareil, répliqua froidement le général. C'était une supposition de votre part. C'est tout de suite que vous allez mourir.

— Mais, mon général, je vous supplie… je vous implore… de réfléchir. Je dois être pendu. Il faudra un certain temps pour… dresser la potence, deux heures, une heure au moins. On pend les espions… on ne les fusille pas ! La loi militaire me confère des droits. Au nom du ciel, mon général, considérez combien court est le…

— Capitaine, exécutez mes ordres.

Des soldats de l'Union constituant une milice de volontaires, dans le Massachusetts. Image d'époque restaurée et colorisée.

L’officier tira son épée et, les yeux fixés sur le condamné, lui montra silencieusement l’entrée de la tente. L’homme eut un moment d’hésitation ; le capitaine l’empoigna au collet et le poussa sans brutalité. Comme il approchait du poteau qui soutenait la tente, le désespéré bondit avec une agilité féline, empoigna le manche du *bowie-knife,* arracha l’arme du fourreau et, se dégageant d’une bourrade, sauta sur le général comme un fou furieux. Le choc fit tomber les deux hommes. La table bascula ; la chandelle s’éteignit ; les combattants se débattirent dans les ténèbres. Le prévôt-maréchal accourut au secours de son chef et tomba lui-même sur les deux formes qui se roulaient par terre. Des jurons et des cris inarticulés jaillissaient de cette masse de membres et de corps enchevêtrés ; la tente s’abattit sur eux, mais la lutte continua sous les plis qui recouvraient complètement les combattants et gênaient leurs mouvements. Le soldat Tassman, de retour de sa mission, comprit vaguement la situation. Jetant son fusil, il saisit à pleines mains la toile ondulante et essaya, mais en vain, de la tirer à lui, afin de découvrir les hommes qu’elle cachait. Un factionnaire qui faisait les cent pas devant la tente, n’osant abandonner son poste, dussent les cieux s’écrouler sur sa tête, déchargea son fusil. La détonation donna l’alarme au camp ; les tambours se mirent à battre, les clairons sonnèrent le rassemblement. Des essaims d’hommes à moitié nus jaillirent des tentes, s’habillant tout en courant. Ils se formèrent en rangs aux commandements de leurs officiers. Mesure de stricte prudence : une fois alignés, les hommes se trouvaient dans la main de leurs chefs ; ils restèrent, l’arme au pied, pendant que l’état-major et l’escorte arrêtaient la bagarre en relevant la tente et en séparant les héros – sans souffle et tout ensanglantés – de cette étrange lutte.

Sans souffle, l'un d'eux l'était à jamais. Le capitaine était mort ; le manche du *bowie-knife* sortait de sa gorge, enfoncé sous la mâchoire au point que le bout se coinçait dans l'angle du menton et que la main qui avait planté là l'arme meurtrière ne l'avait pu retirer. Le cadavre serrait son épée dans son poing avec une force qui défia tous les efforts qu'on fit pour la dégager. La lame en était rouge jusqu'à la garde.

Quand on le remit sur pieds, le général retomba avec un gémissement et s'évanouit. Outre de nombreuses contusions, il avait reçu deux coups d'épée, l'un à travers la hanche et l'autre dans l'épaule.

C'est l'espion qui avait souffert le moins. À part une fracture du bras, ses blessures n'étaient guère plus graves que celles qu'il aurait pu recevoir dans un combat livré avec les armes naturelles de l'homme. Mais il était tout étourdi et ne paraissait pas se rendre compte de ce qui venait de se passer. Il recula en tressaillant quand on fit mine de l'approcher, s'accroupit peureusement sur le sol et balbutia des remontrances inintelligibles. Tuméfié par les coups et souillé de taches de sang, son visage n'en montrait pas moins une pâleur cadavérique sous les mèches de ses cheveux en désordre.

— Non, cet homme n'est pas fou, dit le chirurgien qui préparait les bandages, en réponse à une question qu'on venait de lui poser. Il souffre d'un accès de terreur aiguë. Qui est-ce ?

Le soldat Tassman entreprit d'expliquer l'affaire sans rien omettre de ce qui pouvait, d'une façon ou d'une autre, mettre en relief le rôle qu'il avait joué dans les événements de la nuit. Quand il eut terminé son récit, il le recommença, mais personne ne prêtait plus la moindre attention à ses discours.

Le général avait repris connaissance. Il se souleva sur le coude, regarda autour de lui et, apercevant l'espion accroupi près d'un feu de bivouac, sous la garde d'un factionnaire, il se contenta de dire :

— Menez cet homme au terrain de manœuvres et fusillez-le.

— Le général a le délire, dit un de ses assistants.

— Non pas, répliqua l'adjudant-général, j'ai reçu tantôt de lui une note concernant cette affaire. Il avait donné le même ordre à Hasterlick, ajouta-t-il en montrant le cadavre du prévôt-maréchal, et, par Dieu ! cet ordre sera exécuté !

◆

Dix minutes après, le sergent Parker Adderson, de l'armée fédérale, philosophe et homme d'esprit, agenouillé au clair de lune et demandant grâce avec la plus grande incohérence, était passé par les armes par un peloton de vingt fusiliers. Au moment où le feu de salve déchirait l'air acide de minuit, le général Clavering, étendu, pâle et immobile, aux rouges lueurs du feu de bivouac, ouvrit ses grands yeux bleus, regarda d'un air aimable les personnes qui l'entouraient et fit :

— Quel calme autour de moi !

Grave, le chirurgien jeta un coup d'œil significatif à l'adjudant-général. Les yeux du blessé se refermèrent lentement, et il resta immobile pendant quelques instants. Puis, un sourire d'une douceur ineffable entrouvrit ses lèvres ; d'une voix à peine intelligible, il dit : « Voici la mort, sans doute », et rendit l'âme.

FIN

Parker Adderson, philosophe,
une nouvelle d'Ambrose Bierce (1842-1914),
traduite de l'anglais (États-Unis) par Victor Llona,
est parue en français dans le *Dimanche illustré*
(supplément au quotidien l'*Excelsior*),
à Paris, le 17 août 1924.

Auparavant,
elle avait été publiée dans le *San Francisco Examiner*
sous le titre *James Adderson, Philosopher and Wit,*
le 22 février 1891, et avant d'être intégrée au recueil
Tales of Soldiers and Civilians (1891).

ISBN : 978-2-89854-343-2
© Vertiges éditeur, 2024

– 2344e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2024

Lecturiels
www.lecturiels.org